

Le festival d'Avignon en odeur de médiévalisme

[Quelques notes sur « Sang et roses », de Tom Lanoye, juillet 2011, en guise d'invitation à la discussion – 25.07.2011]

Michèle Gally

Dans la cour du Palais des Papes, à partir du 22 juillet, est représenté « Sang et roses » du dramaturge flamand Tom Lanoye. Cette pièce intéresse directement notre réflexion car il s'agit d'histoire et de légende médiévales, devenues un mythe, celui de Jeanne d'Arc.

En soi peu de nouveauté car les récits et les pièces sur Jeanne sont légion. La particularité de cette nouvelle « version » tient au rapprochement entre la figure de Jeanne, son équipage triomphale puis son martyre, et celle de Gilles de Rais, seigneur guerrier qui l'accompagna un temps puis, plusieurs années plus tard, fut condamné comme violeur et assassin d'enfants.

La pièce de Tom Lanoye est construite très exactement comme un diptyque dont les deux volets pourraient se rabattre l'un sur l'autre et dont le sens se doit donc d'être complémentaire. A première vue donc quelque chose de très simple : le bien et le mal, la vertu et le vice, la pureté et l'infamie, l'innocence et la faute, etc. Un diptyque en noir et blanc. Mais l'intention affiche plus d'ambition et les deux moments s'entrelacent et s'appellent au point de sembler réunir les deux protagonistes face à une sorte de justice ecclésiastique inquisitoriale qui s'équivaut dans les deux affaires. Les deux seraient-ils également des victimes, en quel sens pour Gilles ? Mieux. Gilles est flanqué pour sa mort sur le bûcher de deux serviteurs complices de ses basses œuvres (qu'il a avouées) et ce très explicitement sur le modèle du christ sur la croix. Serait-il la véritable figure christique ? Son long monologue dans les flammes (symétrique à celui de Jeanne) se hausse à une sorte d'aveu exemplaire d'une expérience jusqu'au boutiste de l'horreur aux confins de la mort, du sang et du sexe. Le rapport avec Jeanne, fille du peuple à la foi immédiate et populaire, sacrifiée après avoir cru servir son roi, paraît lointain, ou Jeanne, dont Gilles reste habité, légitime-t-elle et rachète-t-elle le grand seigneur tortionnaire qu'il est ? On reste perplexe mais ces ambiguïtés sont soulignées et donc assumées par les épigraphes de la version éditée (Actes Sud) : Huizinga réduit à avoir inspiré le titre ; les *Bienveillantes* de Littell sur le fait que l'inhumain n'existe pas...

Une influence de Bataille peut-être (sur le procès de Gilles de Rais), une idée reprise à Tournier (*Jeanne et Gilles*) ? La coloration moderne de ces faits d'histoire passée tiendrait à la confusion entre une fille « illuminée » et sincère et un psychopathe dangereux digne d'un polar américain (sinon d'affaires criminelles récentes), le tout comme une plongée dans les arcanes de l'âme humaine, que l'on ne jugerait pas. Un côté relativisme contemporain assez inquiétant...

Aucun mysticisme et pourtant des personnages croyants et attachés (même Gilles) à la Foi. Peu d'élévation ni de questionnements théologiques (présents dans le procès de Jeanne pourtant). Un monde du pouvoir (reine, dauphin, évêque, seigneurs...) qui n'est que calculs d'intérêts et mesquineries, collaborations et trahisons. Reflet du monde contemporain ou sorte de représentants de l'humanité éternelle ?

Le sens se dérobe et on ne sait s'il s'agissait de faire seulement une pièce historique à la Shakespeare (mais alors c'est un peu faible et les luttes pour le pouvoir ne sont ni celles de Jeanne ni surtout celles de Gilles). Le modèle formel médiéval (Mystères), malgré les chœurs (des « voix » et des démons) chantés polyphoniques, ne paraît pas convoqué.

Sinon, une mise en scène qui utilise à bon escient le cadre médiéval de la cour d'honneur ; des projections vidéo des visages des acteurs (modèle Dreyer pour certaines images de Jeanne) ; des costumes qui doublent leurs carrures et en font d'étranges silhouettes hiératiques et irréelles (des mains en guise de fermoir), qui jurent avec le prosaïsme du propos. Un jeu des acteurs globalement statique et une bonne diction (autant que l'on puisse en juger car ils parlent en néerlandais). Malgré le sujet, aucune complaisance à une représentation de la souffrance : tout passe d'abord par le discours et l'évocation— les feux et les tortures.

On garde l'impression d'un projet inabouti, insuffisamment *pensé* dans les ambiguïtés qu'il soulève (l'ombre du nihilisme nazi ? dans la lignée des *Damnés* de Visconti ; le sacrifice de soi égalant l'immolation des autres ?...). En tout cas pas un travail sur la légende comme en proposèrent Anouilh et Audiberti.

Et le « médiévalisme », dans tout ça ? Une présence bien diffuse... A moins que le médiéval soit, finalement, à la mode !